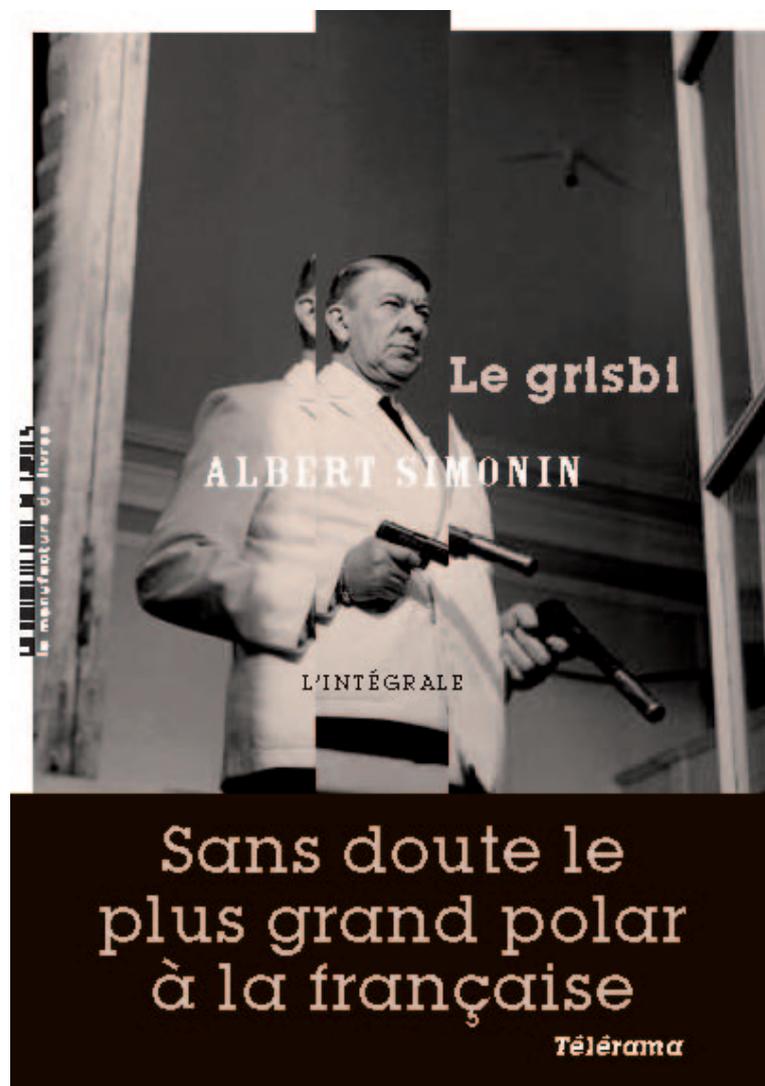


la manufacture de livres

Le Grisbi

Albert Simonin



Contact - Flora Moricet
La Manufacture de Livres
flora.moricet@lamanufacturedelivres.com

tel : 06 67 68 80 95

Trois raisons de (re)lire Albert Simonin et sa trilogie "Grisbi" à l'argot fleuri



“Touchez pas au grisbi !”, “Le cave se rebiffe” et “Grisbi or not grisbi” : la poésie bien glauque d’un Paris disparu, par celui que Léo Malet appelait “Le Chateaubriand de l’argot”.

La réédition de la trilogie – *Touchez pas au grisbi !*, *Le cave se rebiffe* et *Grisbi or not grisbi* – est une belle occasion pour relire ces

vieux polars d’Albert Simonin (1905-1980) qui n’ont pas toujours eu la cote qu’ils auraient méritée auprès des spécialistes.

Pourtant, le talent de Simonin, au parfum des années 1950, est des plus poétiques. Oui, le monde des malfrats d’après-guerre, c’est bien celui d’Albert, l’homme à l’argot fleuri et aux syllabes percutantes.

1. Quand Albert parle...

Dans *SN. Voyage au bout de la Noire*, de Claude Mesplède et Jean-Jacques Schleret, (éd. Futuropolis, 1982), la bible des auteurs de la collection Série Noire de Gallimard, l’entrée consacrée à Albert Simonin rappelle tous les métiers qu’il avait exercés : fleuriste, électricien, fondeur, maroquinier ou chauffeur de taxi. Il s’inscrivait ainsi dans la grande tradition des auteurs de polar qui avaient roulé leur bosse avant de taper sur les machines à écrire.

**“Le public
possède un
goût
pervers
pour le
mauvais
garçon.”
Albert
Simonin**

Dans sa précieuse préface, François Guérif rappelle ce que Simonin pensait du genre : « *Le policier est la transposition du roman de chevalerie dans le monde moderne. Le héros militaire démonétisé a laissé sa place aux gangsters et aux policiers. Or, le public possède un goût pervers pour le mauvais garçon, fruit d'une mythologie par laquelle ne se trouverait plus de vertu que chez les putes et de bons sentiments que chez les truands. Actuellement, une certaine mode intellectuelle veut que l'on plaigne plus le bourreau que la victime, l'assassiné complètement oublié. On plaint l'assassin, soit parce qu'il n'a pas eu de confiture à 9 ans, soit parce que sa maman buvait ou que son père avait une vieille vérole. »*

2. Bienvenue chez M'sieur Max...

Max, dit « le menteur », va dérouler ses aventures dans ces trois romans : *Touchez pas au grisbi*, *Le cave se rebiffe* et *Grisbi or not grisbi*. Trois titres dont beaucoup se souviennent aussi en raison des adaptations cinématographiques réalisées respectivement par **Jacques Becker** (1954), **Gilles Grangier** (1961) et **Georges Lautner** (1963), réalisateur du dernier, rebaptisé du titre légendaire *Les Tontons flingueurs*. Sans oublier les dialogues de Michel Audiard.

Il y est beaucoup question de règlements de compte, de policiers en planque plus ou moins efficaces bien qu'obstinés, et de combats rapprochés dans la lumière des phares ou la pénombre des bars. Max a le récit précis quand, dans *Le cave se rebiffe*, il décrit un homme qui ne lui veut pas du bien : « *Long, mince, bien baraqué, il avançait, un peu trop sûr de lui, les bras ballants comme s'il s'en allait faire une démarche banale, mais avec tout de même au poing un 22 long dont j'aimais pas beaucoup le profil.* » De ce traquenard, Max se sort bien car, comme il le dit dans *Touchez pas au grisbi !*, « *J'ai pas de grosses qualités, mais pour le pif, je ne suis pas mal partagé ; ça m'a bien souvent servi.* »

**“Un
ligament a
craqué, et
on s’est
retrouvés
d’accord.”**

Intuition qui le sauve de bien des situations et tous les personnages seraient bien avisés d’en prendre conscience : Henri-les-Gants-Blancs, Petit Félix, Tintin-la-Broque, Léo-le-Flamand, Feufeu, Arthur-le-Bombé, René de Nanterre, Félix-la-Perruque, Pierrot-Belle-Jambe, Fifi-le-Dingue, « *un forcené de la mousquèterie* » qui travaillait au Colt « frontière », sans parler des « *gonzesses* ». Quant à ceux qui rechignent à comprendre, Max a du répondant : « *Maintenant, ayant aidé au démarrage, de quelques coups de botte dans les chevilles, je le propulsais bon train vers le bureau. C’est seulement pour passer la porte qu’il a commencé à faire des façons, mais son caprice n’a pas duré plus que le temps nécessaire à lui désarticuler un brin d’épaule. Un ligament a craqué, et on s’est retrouvés d’accord.* »



3. “Le Chateaubriand de l’argot”, selon Léo Malet

Max est un réaliste : « *La carrière de truand, j’en connais peu de plus délicate. Faudrait totaliser une somme de connaissances invraisemblables pour faire face à toutes les situations qui peuvent se présenter dans ce labeur* ». Et Max est un philosophe : « *Le champ glacé, le fauteuil club, l’atmosphère douillette du salon m’amollissaient brusquement. Une bonne envie de me filer au page me venait. Après minuit, je ne suis plus l’homme des aventures. Les nuits blanches passées au labeur, ça me rebute. Sans ça, j’aurais été boulanger, comme mon dab. J’étais devenu truand uniquement pour éviter le surmenage, et tous ces malfrats allaient m’obliger à veiller. J’ m’en caillais le raisin de rage.* » Nul besoin de lexique pour

comprendre quelques expressions d'argot. « *La maison bourremann* », « *l'écurie Poulmann* », ce sont bien sûr le flics, autant dire « *les condés* », « *les perdreaux* ». Les patrons sont des « *tauliers* », « *l'oseille* » brûle les doigts et alimente les rêves les plus fous, et il faut « *écarquiller les châsses* » pour identifier les silhouettes accrochées au bar.

« *Le Chateaubriand de l'argot* », c'est le titre élogieux dont **Léo Malet** avait gratifié Albert Simonin. Mais ce qui ressort le plus de la lecture des ces trois romans, plus que l'argot, c'est finalement la poésie bien glauque d'un Paris disparu, celui dont les immeubles étaient noirs comme de la suie, les rues de Montmartre, de Bicêtre, de la porte de Vanves, de la place Blanche, du Faubourg-Montmartre, des bars interlopes et des pavés luisants quand il pleut. Il faut lire cette trilogie en noir et blanc, en marchant, le col de l'imperméable relevé. Ou en voiture, mais de robe discrète car, et c'est Max en connaisseur qui nous le dit : « *Le beige coquille d'œuf, c'est la couleur seyante pour emballer la trotteuse, mais un peu trop voyante quand même pour la rétine des poulets.* »



Albert Simonin

Le Chateaubriand de l'argot

Itinéraire pas gâté d'un enfant de la Chapelle au pays des malfrats et de la langue verte.

Par Jules Magret*

L'homme est né à crédit. Une façon d'adresser un clin d'œil à Céline, le voisin de Courbevoie. Lui, Albert, c'était la Chapelle. Paris XVIII^e. On naît où on peut. C'était en 1905. Les mistoufles veillaient, tapies dans l'ombre. Bien grasses, bien vicieuses, pour vous sauter sur le rab et vous assaisonner spécial. C'est comme ça que tout commence et tout se poursuit. Douze métiers, treize misères. L'enfant de la Chapelle cherchait sa cathédrale. Un diable sans paradis. Il se nommait Simonin, à ne pas confondre avec Simenon. L'un stylisait, l'autre racontait. Pour styliser, Albert apprit le bourgeon des mots au contact de son père, fabricant de fleurs artificielles, métier qui connaissait quelques mortes-saisons, surtout quand on jouait aux courtines (champs de courses). Albert sera apprenti en électricité, courtier en perles et diamants, louchébem (boucher), marqueur de bretelles. Lorsque le père calanche, cravaché par le destin, la mère dans la foulée, Albert se retrouve orphelin à seize ans. La vie ne fait pas de cadeau, chantait Brel. L'avenir ? Que du flou. Le présent ? Que du raidard. Rien ne destine Albert à l'écriture, au romanesque, à la rédaction de scénarios revus et corrigés par Audiard. Rien ne le destine à rien. C'est la démerde. La mouise. Les expédients. Albert glande le jour, apprend la nuit et ses sortilèges, son argot, ses alcools et sa poésie, ceux de la tierce et du mitan. Il sera rédacteur dans un journal collabo, "La France au travail". Et vlan ! Cinq piges de cabane. Ça lui apprendra à en



D.R.

croquer avec les boches. À la ramasse, il tourne chauffeur de taxi. C'est là qu'il devient un as de la plume. Un cadore de la syntaxe. Cet argomuche qu'il a appris sur les traces d'Eugène Sue, et surtout dans les rades les plus blêches de la Quincampe, de la Mouffe, du Sébaste, de Ménilmuche ou de la Popinque, il va nous le restituer façon prince du vocabulaire, avec vingt-six lettres de l'alphabet astiquées de main de maître. Qu'on se le dise, c'est du nanan sur Seine. Du grisbi en barre. Dans la droite ligne de Villon, Rabelais, Jehan Rictus, Forton, Trignol et Queneau. À la sortie de "Touchez pas au grisbi", en 1953, chez Gallimard, dans la Série noire, Mac Orlan, l'auteur de "Quai des brumes", écrit que Simonin est « un précurseur dans l'art du roman policier qui, cette fois, semble s'adresser à ceux qui parlent la langue de la pègre ». Léo Malet, créateur de Nestor Burma, le surnomme « le Chateaubriand de l'argot ». Bref, le grisbi est un triomphe. Simonin obtient le Prix des Deux Magots. Chase et Cheney en prennent un coup derrière le polar. Le français non conventionnel cher à Jacques Cellard, dispensé par le gros Bébert, caracole sur des partitions où

les répliques s'arrondissent en clés de sol. C'est du mastoc. Un truc de matador. Au petit poil. Poloche assurée. Au cinéma, c'est Gabin qui tient le rôle de Max le menteur. P.38 en fouille, anathème au porte-pipes. Une réussite signée Jacques Becker. La Nouvelle vague peut aller se rhabiller. Musique de Jean Wiener, dialogues de Simonin. Le top. Dans le bouquin, on avait déjà perçu la flamboyance : « *Côté plastique, faut avouer que Lucette était un peu armée : nénés ogives indéformables, cuisses fuseau grand sport ; avec la noix rondouillarde façon bébé Raynal, et une cambrure de hanche dégradée moelleux tout ce qui se fait de plus confortable...* » Dans le film, [suite en page 2](#) ●●●



●●● ça dépote. Mélange d'argot et d'adjectifs dosés, de décalages et de précisions, de lyrisme et de sécheresse. Albert jongle avec les imprévus, Erato et Terpsichore en pogne. « *Il mettait à profit les heures vénéneuses pour raconter la vie* », écrit San Antonio dans la préface du "Hotu". Les heures vénéneuses, c'est le cinoche avec Audiard. Le premier écrit l'histoire, l'autre signe les dialogues. La grâce. On ne sait plus qui fait quoi. Ça se mêle, se sublime, se transcende. "Grisbi or not grisbi" devient "Les tontons flingueurs". Une réplique de Bernard Blier : « *Il est dingue, ce mec ! Mais moi les dingues, j'les soigne, j'm'en vais lui faire une ordonnance, et une sévère, j'veis lui montrer qui c'est Raoul. Aux quatre coins d'Paris qu'on va l'retrouver, éparpillé par petits bouts façon puzzle... Moi, quand on m'en fait trop, j'correctionne plus, j'dynamite, j'disperse, j'ventile !* » Et puis "Le cave se rebiffe". Quand Blier, incrédule, demande à Gabin, expert en fausse mornifle : « *Entre nous dab, une supposition, en admettant que j'ai un graveur, du papier, que j'imprime pour un million de biftons, et qu'on soye cinq sur l'affaire, ça rapporterait net combien à chacun ? Et Gabin de rétorquer : « Vingt ans de placard ! Les bénéfices, ça se divise. La réclusion, ça s'additionne »*. Plus tard, en 1968, c'est la trilogie des "Hotu". L'histoire de Johnny belle



* Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "L'Effroi mousquetaire" aux Belles Lettres.

gueule. Macho, un brin hareng, grand sabreur devant l'éternel, toujours prêt à faire reluire une polka ou éponger un cave. Le modèle idéal d'homme déconstruit cher à ce criquet à lunettes de Sardine Rousseau... Huit ans auparavant, Simonin avait publié deux authentiques chefs-d'œuvre, plutôt romans que polars, style Bovary revu par Vidocq : "L'élégant" et "Du mouron pour les petits oiseaux". Et puis le nec, la cerise sur le gâteau : le premier tome des "Confessions d'un enfant de la Chapelle" en 1977. Une autobiographie aussi célinienne que rousseauiste, un livre enchanté et féérique, qui nous laissera orphelins de la suite. Eh oui, car pour le deuxième tome, on a été repassé, vu que le gros Albert avala son bulletin en 1980. Il allait sur ses soixante-quinze carats. Le diable était au paradis. **J.M.**

Le Cave se rebiffe, Mélodie en sous-sol, Les Tontons flingueurs, Michel Audiard-Albert Simonin, Actes Sud, 896 p., 39 €.

Le grisbi, d'Albert Simonin, La Manufacture des livres, 507 p., 21,90 €.

Le Hotu, d'Albert Simonin (trois volumes), Bibliothèque San Antonio, Fleuve Noir, 426 p., 41 €.



[3] ROMAN

Le Grisbi

par **Albert Simonin**,
La Manufacture de livres,
506 p., 22,90 €.

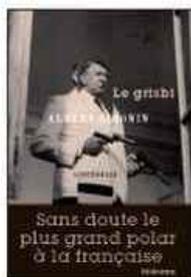


On connaît *Les Tontons flingueurs*, on sait moins que ce film fut inspiré par le roman d'Albert Simonin, *Grisbi or not grisbi*, dernier d'une trilogie commencée par *Touchez pas au grisbi!* et *Le cave se rebiffe*. Simonin s'est distingué après quelques années de prison par ses romans racontant de sordides règlements de compte entre truands. La réédition en un seul volume de la trilogie du grisbi permet de suivre les réflexions de Max-le-Menteur, un malfrat désabusé qui ne se résout pas à aimer le monde tel qu'il est en train de se dessiner au début des Trente Glorieuses. On se délectera de ces trois romans impeccables, écrits dans un argot tellement flamboyant qu'il est parfois un peu dur à suivre. À ce titre, il est regrettable que cette édition ne comporte pas de glossaire, comme les éditions originales. ■ T.L.

VSD

RÉÉDITION DU MOIS

“Le Grisbi”



Il est bon, parfois, de retourner aux sources. Pour comprendre d'où viennent ces chefs-d'œuvre du film noir à la française que sont *Les Tontons flingueurs*, *Le cave se rebiffe* et *Touchez pas au grisbi*. Ils sont adaptés – souvent très librement ! – de la plume d'Albert Simonin, prince de l'argot des affranchis d'après-guerre. Joie : ses 3 volumes consacrés à Max le menteur, qui ont donné la triplette susdite, sont réunis pour la première fois. **F.J.**

D'Albert Simonin, *La Manufacture de livres*, 512 p., 22,90 €.